

TRIBUNE DE GAUX



**Préparer le monde
à une dynamique
du désintéressement**



TRIBUNE DE CAUX

N° 11 - NOVEMBRE 1973

France : 68, bd Flandrin, Paris 16^e

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Monika Flütsch, Regula Borel, Catherine Guisan, Philippe Lasserre, Danielle Maillefer, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S. A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S. A., Montreux.

Abonnements : voir page 12.

Les frais d'impression et d'expédition de la **Tribune de Caux** ayant renchéri de 22 % en deux ans, nous nous voyons obligés à notre grand regret d'augmenter le prix et les tarifs d'abonnement du journal dès le **1^{er} décembre 1973**. Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, sauront comprendre les raisons de cette mesure. Les prix seront donc les suivants :

Abonnements :

Suisse Fr. 20.— Belgique FB 250

France FF 28 Canada \$ 8.—

Autres pays par voie normale Fr.

24.— ou FF 32. Pays d'outre-mer par

avion : Fr. 27.— FF 35.

Etudiants : Fr. 12.— FF 15.

Prix de l'exemplaire :

Suisse Fr. 1.80 France FF 2,50

Belgique FB 22.

Prix actuels : voir page 15.

« Frères tout de même »

Au moment où nous écrivons ces lignes, un cessez-le-feu est en train de mettre un terme au dernier-né des conflits armés de notre planète. Des jeunes hommes sont morts, prisonniers dans leurs tourelles d'acier. D'autres pourront se réjouir à l'idée de retrouver leurs familles et de reprendre leurs activités normales.

On s'est battu, certes, et les Grands ont fourni des armes, mais on aura en même temps cherché intensément une solution définitive, tant il est clair au yeux de tous, y compris des belligérants, que l'anéantissement de l'un ou de l'autre d'entre eux rendrait toute solution impensable. Cela serait-il le signe d'un élément nouveau ?

A l'instar de M. Jobert, André Fontaine, dans un récent article du *Monde* se permettait un rêve : « Cette guerre engendre même ici et là entre les combattants un sentiment tout nouveau de respect. Comme s'ils commençaient enfin à se reconnaître pour ce qu'ils sont : des frères, brouillés certes par des rêves contradictoires, et aussi par le machiavélisme sinistre des grandes puissances, mais des frères tout de même... C'est d'une constatation analogue qu'a fini par naître la

réconciliation franco-allemande. Est-ce rêver que d'espérer qu'au Proche-Orient aussi la réconciliation sera un jour possible ? »

« Au début de notre histoire », disait le 21 octobre, veille du cessez-le-feu, le rabbin qui animait l'émission israélite de la télévision française, « Dieu nous disait tout ce que nous devons faire. Maintenant il nous traite en adultes et il ne nous dit plus rien. Ah ! si seulement il pouvait nous dire où nous devrions avoir nos frontières actuellement ! »

Rien n'empêche que ce vœu devienne réalité, que de part et d'autre, dans cette partie du monde où sont nées trois des plus grandes religions, l'on fasse la place à la foi et à l'obéissance dont les hommes ont parlé depuis des siècles. Entre la France et l'Allemagne, il a fallu aussi des hommes et des femmes, une infime minorité, qui fassent ce geste risqué, ridicule mais profondément humain, catalyseur d'une transformation historique.

Bien qu'enfermée dans ses propres contradictions, l'humanité serait-elle prête, paradoxalement, pour un renouveau, pour une dynamique du désintéressement ?

DANS CE NUMÉRO

★ *Le combat de Peter Howard* : c'est le titre d'un livre qui sort de presse ces jours-ci. La vie d'un homme de lettres qui, un jour, est sorti de son monde à lui pour se donner sans compter à l'humanité. *Voir page 4.*

★ L'homme moderne n'est-il pas las des conséquences de son propre égoïsme ? Pierre Spoerri et Philippe Lasserre analysent, dans les mondes communiste et capitaliste, les perspectives d'une « dynamique du désintéressement ». *Page 8.*

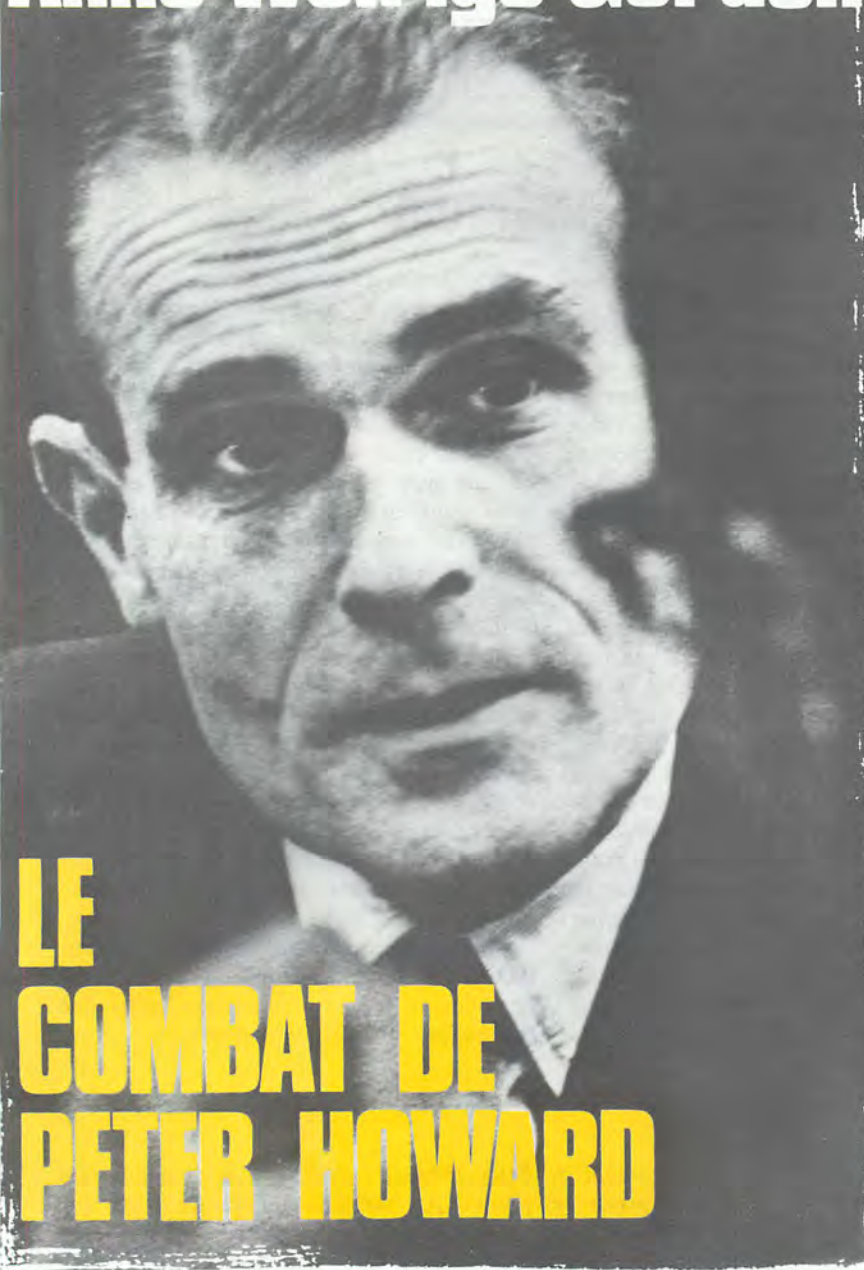
★ Décembre 1970 : une femme est grièvement blessée dans un accident de la route. C'est le début d'années de luttes et de souffrances qui donneront au terme désintéressement son sens le plus profond. *Page 10.*

★ Un grand esprit nous a quittés. La personnalité du philosophe catholique Gabriel Marcel est évoquée par Michel Sentis. *Page 11.*

★ Au moment où la défense des intérêts catégoriels est illustrée par certains conflits sociaux, un ingénieur de la SNCF relate les événements qui, en 1953, ont évité, de façon inattendue, une crise dans les chemins de fer français. *Page 13.*

Anne Wolrige Gordon

LE COMBAT DE PETER HOWARD



Un ouvrage marquant sort de presse :

LE COMBAT DE PETER HOWARD

par Anne Wolrige Gordon

375 pages — Fr.s. 19.— ; 28 FF
Editions de Caux

Imaginez un des grands noms du journalisme français, un homme en pleine ascension, débordant de verve et... de venin, qui, d'un jour à l'autre, met sa carrière en jeu et se donne corps et âme à l'un des grands mouvements spirituels de notre temps. Non pas ces causes d'un moment, ces appels pathétiques à la radio ou à la télévision qui ne coûtent rien à leur auteur. Mais un revirement total d'une existence aboutissant à une consécration personnelle à Dieu et au renouveau de la société, creusant un sillon pour des milliers ou des millions d'autres hommes.

Tel fut le destin de Peter Howard.

Howard se sentait avant tout ce que les Anglais nomment les « inky men », les hommes de l'encre. Fleet Street a été son monde pendant 7 ans. Lord Beaverbrook, l'une des grandes figures de la presse d'Outre-Manche, l'a formé personnellement — Howard aurait dit : malaxé — puis l'a porté au sommet de l'échelle. Et c'est là que le Réarmement moral, de façon accidentelle — l'était-ce vraiment ? — l'a saisi. Ou n'est-ce pas l'inverse ? Peter Howard s'est plutôt saisi de l'idée du Réarmement moral, lui apportant son imagination et son talent, mais aussi sa fougue de sportif — il fut capitaine du XV anglais de rugby — et sa ténacité d'agriculteur.

L'ouvrage qui sort de presse ces jours-ci reflète une vie totalement engagée ; mais c'est aussi un coup d'œil pénétrant sur l'évolution du monde, coup d'œil jeté non en observateur, mais en acteur, par un homme qui avait tant pris l'humanité à cœur qu'il s'était partout identifié à elle et qu'il se sentait aussi à l'aise chez les planteurs de riz de Ceylan, chez les dockers de Rio que dans les résidences des chefs d'Etat.

Si j'écris aujourd'hui cette introduction à quelques pages de ce livre, c'est que j'ai eu l'honneur de me trouver parmi les milliers d'hommes qui ont bénéficié de façon directe et marquée du rayonnement de Peter Howard. Rayonnement m'apparaît d'ailleurs un bien pauvre mot. Il faudrait dire tout à la fois encouragement, défi, amitié chaude et intransigeante...

L'ouvrage dont voici la jaquette sort de presse ces jours-ci. Il s'agit de l'adaptation française, par Claire Evans et Jacqueline Piguet, du livre «Peter Howard — Life and Letters», dont l'auteur est la fille même de Howard, Anne Wolrige Gordon, épouse d'un député écossais. Les lettres rassemblées dans cet ouvrage brossent un portrait saisissant de l'écrivain, de l'auteur, du sportif, de l'agriculteur, du journaliste et, dans le sens le plus élevé, du révolutionnaire que fut Peter

Howard. Par le prodigieux travail de recherche et de présentation qu'a demandé ce livre, Anne Wolrige Gordon prouve qu'elle a hérité tout à la fois du talent, de l'énergie et de la conviction de son père. Nous reproduisons ici quelques lettres et un poème de Howard, extraits de l'ouvrage. En introduction, Jean-Jacques Odier nous situe l'homme qui, au côté de Frank Buchman et après la mort de celui-ci, a assumé la responsabilité mondiale de l'action du Réarmement moral.



Maillefer



Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères de France, prend la parole à Caux. Howard et Buchman l'avaient rencontré plusieurs fois. Brésil, janvier 1964, Howard commence son dernier voyage. Les dockers du port de Rio de Janeiro le fêtèrent, l'invitant pour le thé... et un dîner de cent couverts. Grand sportif, Howard faisait partie de l'équipe anglaise de bob à 4 qui remporta la victoire aux championnats du monde d'hiver de Cortina d'Ampezzo en 1939. Il joua avec le XV d'Angleterre qui battit la France à Twickenham, haut-lieu du rugby. Peter Howard passionnait la jeune génération. Ci-contre, en 1962, à l'Université Waseda, l'une des universités japonaises les plus politisées. Le titre du discours de Howard était : « Au-delà du communisme vers la révolution ». Le salle était comble, comme le furent plus tard les aulas de 84 universités américaines où il prit la parole un an avant sa mort. La lecture des lettres de Peter Howard révèle l'immense amour qu'il portait à sa famille. Marchant sur leur terre du Suffolk, M. et M^{me} Howard et leurs trois enfants, en 1945.



Combien de fois, après quelques minutes de conversation avec Howard, une seule phrase même, ai-je eu honte de ma mesquinerie, de ma lâcheté et ai-je décidé de remettre à nouveau ma vie dans la ligne d'une plus haute destinée ?

Depuis la mort de Peter Howard, d'autres hommes ont représenté pour moi ce même défi à vivre plus haut. Mais puis-je dire cela de moi vis-à-vis d'autrui ? Voilà l'interpellation que nous adresse, de façon brutale, Le combat de Peter Howard. L'avenir du Réarmement moral tient dans cette interpellation, mais aussi le renouveau si nécessaire de notre civilisation.

C'est un privilège d'avoir connu Peter Howard, d'avoir essayé de le suivre dans sa course, même si l'on s'y essoufflait, et d'avoir ressenti la grandeur de ce qu'il attendait de ceux qui l'approchaient. Il nous a quittés beaucoup trop tôt, en pleine action, prenant ses proches par surprise comme il en avait coutume.

Howard ne se voulait pas indispensable. Et cependant, même s'il avait habitué ceux de son entourage à se dépasser eux-mêmes, son départ si brusque, en trois jours, lors d'une tournée-marathon en Amérique latine, en 1965, aura forcé bien d'autres hommes à reprendre un flambeau si brûlant qu'on hésite à le tenir à pleine main.

Jean-Jacques Odier.

générosité, la bienveillance, la simplicité que Churchill déploie ainsi en privé expliquent l'inébranlable loyauté de ses amis. Il alla me chercher son rasoir et m'accompagna à sa salle de bains personnelle où je me lavai, frottai, brossai jusqu'à me rendre présentable. Il me manifesta la camaraderie et la sollicitude d'un frère aîné, désireux que je me présente à mon avantage parmi ses amis, pour mon bien, pas pour le sien. Cela révélait un aspect intéressant de cette figure historique (...).

Après dîner, Churchill parla de choses qui lui tenaient profondément à cœur. Il exposait avec une flamme de visionnaire la nécessité de détruire les nazis. Il sentait la guerre inévitable : le plus vite on en aurait terminé et le plus vite on pourrait dételé !

Cette grande idée s'était emparée de lui exactement comme Hitler et Lénine avaient été saisis par les leurs. Je fus bouleversé de voir la passion qui l'animait tout entier à une époque où la plupart des Anglais se méfiaient des enthousiasmes.

Cette soirée passée chez lui m'éclaira sur un point : cette simple et seule idée de détruire les nazis ne suffirait sans doute pas à construire un monde nouveau, mais Churchill serait imbattable pour organiser la victoire sur les nazis, cela ne faisait aucun doute.

L'apprentissage du fiancé

Lettre à Doë Metaxa, août 1931

Je suis malheureux de penser que mes lettres ne sont pas ce que vous attendez de moi. Il faut être bien « jeune » sans doute pour contempler les étoiles et les montagnes et les traiter en amies (...). Il est puénil aussi d'aimer quelqu'un au point que rien d'autre sur terre n'ait d'importance. Il est plus puénil encore de le dire. Quant à l'écrire, c'est le comble de la puénilité.

Rassurez-vous. Je vais essayer très fort de devenir vieux, pondéré, rassis. Sans doute allez-vous dire qu'il est enfantin de vouloir se changer soi-même ou modifier ses lettres pour mieux plaire à quelqu'un ? Peut-être. Que ce soit donc, avec votre aide, le dernier acte de ma jeunesse. Je n'aurai plus jamais d'enthousiasme. Je parlerai de Dieu comme s'il s'agissait d'un vieil ami morose, qui vient déjeuner tous les dimanches et qui a du mal, le pauvre, à digérer le rosbif en

sauce que vous lui servez. Je me souviendrai qu'en fin de compte les nuages ne sont que vapeur d'eau et poussière ; les étoiles, des cailloux en fusion. Indifférentes et lointaines, elles ont été piquées dans l'espace comme des pruneaux dans un pudding.

Sur la brèche

Lettre à Doë, New York, avril 1952

Mon cœur est plein de vous tous et je parcours les journées à vos côtés. Comme ce doit être beau maintenant à la ferme ! N'oubliez pas de m'envoyer un petit mot sur les progrès en cochons, en écus et en moutons.

Je suis engagé dans la tâche de ma vie — bien que j'y sois venu sur le tard. Quelle merveille d'être appelé à servir Dieu en rebâtissant son monde. Nous sommes menacés d'un effondrement de la civilisation. Ce n'est pas un problème national. C'est ce qui arrive quand les hommes refusent de sacrifier leur égoïsme, leurs plans, leurs points de vue, parce qu'ils vivent eux-mêmes dans les compromis.

S'il est une chose pour laquelle certains fuient Buchman, c'est l'ardeur, l'intransigeance qu'il met à s'attaquer au mal. Il ne laisse absolument rien passer, que ce soit à la cuisine ou à une réunion. Une qualité que je convoite pour moi-même.

Au contact des hommes d'Etat

*Lettre à Doë
San Francisco, 9 septembre 1952*

Après une brève conférence avec Buchman, nous nous rendons aux sessions du traité avec les délégués de la paix. En fait nous sommes les seuls à avoir pris quelque soin des Japonais. Suzuki, le chef du parti gouvernemental à la Chambre Haute, a donné un bon résumé de leurs impressions hier,

EXTRAITS DE LETTRES

Le journaliste (1936)

Un soir, je devais aller pour le journal à la maison de campagne de Churchill. Je quittai le bureau pour me rendre directement à Chartwell. Il faisait beau, c'était l'été. Je portais mon vieux veston, j'avais chaud et j'étais las du bruit et du mouvement des rotatives.

Churchill était dans son jardin, habillé d'un vénérable costume qui le faisait ressembler au joyeux Bibendum de Michelin. Il construisait un mur et maniait les briques avec un enthousiasme évident et une dextérité dont je suis moins bon juge. Le mur pourtant me sembla relativement droit.

Il attendait à dîner quelques hôtes de marque et insista pour me retenir, corbeau noir parmi des oiseaux de paradis, journaliste couvert d'encre parmi les plastrons et les diadèmes. Pourtant j'eus l'impression d'être le plus désiré de tous les invités. La

après la signature (du traité de paix) : « Ce que j'ai appris cette semaine sur le Réarmement moral, a-t-il dit, est beaucoup plus important que le traité. Ce sera la base du rapport que je dois faire à mon retour au Japon. »

Pearson¹ est le seul dont le discours ait montré qu'il comprenait ce que les Japonais peuvent ressentir. « N'oublions pas que les Japonais ont eux-mêmes passé par de grandes souffrances », a-t-il dit, et c'était dit avec cœur. L'après-midi même Yoshida lui demandait un entretien. Étonnant ce que peut produire le moindre geste constructif. (...)

Ce qui ressort de la conférence ? Pour la plupart, les hommes d'Etat sont idéologiquement au biberon et certains ont partie liée avec leur propre égoïsme. Fait bien significatif et presque invraisemblable, lors du premier grand banquet qui avait lieu hier soir, ni Acheson², ni Spender³, ni le gouverneur Warren⁴, n'ont mentionné le Japon dans leurs discours, alors que Yoshida allait parler après eux et que tous les Japonais attachaient beaucoup d'importance à une soirée qui marquait leur retour dans la famille des nations. Acheson a parlé de sous-vêtements sales. Spender, l'Australien, vaut mieux mais dans l'ensemble quel piètre étalage !

Quand il a parlé, Gromyko⁵ a fait preuve de passion et de sincérité — mais il suivait une ligne presque entièrement axée sur l'acquisition de territoires et la politique du pouvoir. Il ne visait pas l'esprit et la volonté des hommes, alors que c'était là le génie de Lénine.

Une autre remarque encore : les nations libres sont tout autant en rébellion contre la volonté divine que le bloc communiste. « Agis à ta guise » est leur réponse à « fais ce qu'on t'ordonne ». Mais ce n'est pas la réponse. Et, en toute objectivité et lucidité, les philosophies dépravées de l'Occident ont produit autant de souffrances et de larmes que les philosophies militantes de l'Est.

¹ Lester Pearson, ministre des Affaires étrangères, plus tard premier ministre du Canada.

² Dean Acheson, secrétaire d'Etat américain de 1949 à 1953.

³ Sir Percy Spender, ambassadeur d'Australie aux Etats-Unis de 1951 à 1958.

⁴ Earl Warren, gouverneur de la Californie de 1943 à 1953, puis juge suprême.

⁵ Andreï Gromyko, diplomate soviétique ; futur ministre des Affaires étrangères.

« Dieu m'aime »

Lettre à un de ses enfants écrite quelques heures avant qu'il soit terrassé par la maladie.

Lima, 21 février 1965

Je n'oublie ni la force ni la haine de l'ennemi, mais des millions d'hommes sont affamés des certitudes que nous avons. Je suis résolu à endosser l'habit de renouveau du Christ et à ne jamais m'en défaire. Beaucoup parmi nous travaillent pour être appréciés et non par obéissance, aussi sont-ils toujours à sucer les autres ; le moindre courant d'air les renverse, le moindre compliment les entraîne dans un faux enthousiasme.

Je suis un piètre individu. Mon écriture est illisible, mes livres et mes pièces de second ordre. La façon dont je fais mon travail de Réarmement moral est misérablement au-dessous de ce que je voudrais. Ma faillite est flagrante. Mais Dieu m'aime ; qui plus est, il se sert de moi et, alors même que je ne devrais point l'être, eh bien, je suis heureux. J'ai les yeux rouges et le cœur me fait mal d'avoir tant travaillé...

Ode à nos vingt ans de mariage

Perle dans la nuit, Taj, si vaste, si froid,
A la lune adossé et perdu dans ton rêve,
Délicat comme nacre au soleil de midi ;
Pur comme la neige, ton dôme blanc scintille.

Mausolée de marbre d'un grand amour passé,
De rires et de jeux que les ans ont glacés ;
Pierre dure à présent et vers le ciel dressée,
Tes diamants taillés brillant comme des larmes.

Vingt mille hommes pendant vingt ans ont peiné
Pour faire de ce marbre un lacis de feuillage,
Afin que sa beauté put, à travers les âges,
Eterniser la plainte d'un cœur dépossédé.

Pour nous, ni clair de lune ni sentiers emperlés,
Mais la piste où, tout au long, on abandonne,
Perte sans regret, délices et diamants
Pour recueillir, par grâce, au détour du chemin,
La Croix, notre unique gain.

Mais en cette heure fugitive de nos vies,
Astres soyez témoins de mon engagement :
Jamais ne troquera ce précieux trésor,
Ces instants avec toi, ma femme, mon amie,
Jamais — dût-on m'offrir un Taj Mahal en or.

Inde, 1952 (traduction S. Herrenschildt).

pour ceux qui ont
un rôle à jouer...

il faut une source permanente
de formation et d'information



LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE

un ouvrage de référence qui vous permet
de connaître et de comprendre les réalités
et les problèmes d'aujourd'hui,
une documentation inépuisable
qui éclaire vos jugements,
dans vos responsabilités professionnelles
comme dans votre vie familiale.

**le tome 7 (désinfection - épigraphie)
est déjà paru.**

**20 volumes de bibliothèque
(+ un 21^e volume d'index offert gratuitement
à tous les souscripteurs);**

8 000 problèmes (400 000 sujets traités),
1 000 spécialistes internationaux,
15 000 illustrations en couleurs.



LAROUSSE

Prix de faveur de souscription
facilités de paiement.
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

*Aucun système ne vient à bout de l'égoïsme.
Par contre l'égoïsme vient à bout des meilleurs systèmes.
D'où l'importance du troisième des critères proposés par Buchman*

La dynamique du désintéressement

par Pierre Spoerri et Philippe Lasserre

Dépréoccupation de soi ? Abnégation ? Altruisme ? S'il semble impossible de trouver le terme exact — ce dont risquent de s'affliger nos lecteurs à l'esprit latin tant épris de précision — pour définir le désintéressement, on comprend en revanche de quoi il s'agit dès qu'on cherche à voir la réalité que recouvre ce mot un peu rébarbatif : le désintéressement, c'est l'anti-égoïsme. C'est aussi la seule valeur autour de laquelle se fait l'unanimité des idéologues, moralistes et politiciens, tous prompts à proclamer combien elle est indispensable au commerce des hommes. La haine, la débauche, la fraude trouvent sans peine leurs champions avoués. Mais a-t-on jamais rencontré quelqu'un qui se fasse ouvertement et sérieusement l'avocat de l'égoïsme absolu ? Car nul ici-bas n'osera nier la force sourde et sournoise de l'égoïsme dans son propre cœur.

Pierre d'achoppement — ou serait-ce la pierre d'angle ? — de toute société, le désintéressement est notre lien avec les autres. C'est grâce à lui que s'éveille notre sens de l'intérêt général. Le désintéressement, cela coûte, mais c'est un facteur d'épanouissement de la personnalité et de la société elle-même.

Pourtant, l'on rencontre tous les jours des gens qui voient dans cette valeur un signe de faiblesse. « Dans le monde d'aujourd'hui, il faut se battre pour ses intérêts, disent-ils. Sinon on se fait manger par les plus gros. Le désintéressement, c'est un luxe à l'usage exclusif des privilégiés. Mais dès le moment où ces derniers doivent faire l'expérience d'un geste généreux — et coûteux, car ce n'est en fait pas un luxe — accompli peut-être malgré eux, ils éprouvent ce sentiment de satisfaction profonde, de dépassement de leurs propres limites, de pénétration dans une dimension nouvelle qui en est la récompense.

Pour la majorité des humains, néanmoins, la générosité et le don de soi sont réservés pour les « grandes occasions ». En période de guerre, de catastrophe, de crise majeure, on peut attendre même de l'homme ordinaire des actes extraordinaires. Mais dans les périodes tranquilles ?

L'exception à la règle, c'est sans doute la jeune génération qui nous la fournit. Chez la plupart des jeunes il y a eu de tout temps le même désir profond de se

dépassement. Voilà qui explique l'intention si souvent exprimée de « faire quelque chose pour le tiers monde ». Cela pourrait aussi expliquer, au moins en partie, la fascination qu'exercent pour beaucoup d'Occidentaux des personnalités comme Soljénitsine ou Sakharov. En effet, certains, dans les pays de l'Est, sont mis, sans le vouloir, dans l'obligation de vivre selon le critère du « désintéressement de soi » et cela de manière absolue. Citons le cas, par exemple, de ce jeune prêtre d'un pays d'Europe orientale qui, après des études en Occident, est retourné dans son pays natal : « Quelqu'un m'a promis la richesse et la gloire si je restais en Occident, écrit-il, mais mon Seigneur m'a dit clairement que je devais rejoindre mon peuple et je savais que je ne connaîtrais pas le bonheur, malgré tout l'or des Amériques, si je ne faisais Sa volonté. Vivre en suivant cette volonté, et vivre pour les autres : tels sont les deux impératifs de la vie selon le Christ. L'oubli de soi donne à l'existence sa couleur, sa verve, son sens, sa plénitude. »

Un élément essentiel pour les marxistes

Les fondateurs du communisme se sont fait, à l'origine, une idée du désintéressement qui semble indiquer qu'ils le comprenaient dans sa vraie dimension : pour les marxistes en effet, le désintéressement n'est pas seulement une attitude que l'on est en droit d'attendre du militant comme du citoyen ordinaire, c'est aussi le ciment même de la société nouvelle à édifier.

Karl Marx et ses disciples ont su attirer à leurs côtés certains des esprits les plus brillants de leur époque parce qu'ils promettaient la destruction d'une société que dominait l'égoïsme humain : « Abattons les structures réactionnaires et nous créerons le nouveau type d'homme ! »

Quelques décennies après que ces idées ont été adoptées officiellement dans un pays entier, les dirigeants de ce même pays sont obligés de reconnaître que le nouveau type d'homme n'est pas encore apparu sur la scène. Khrouchtchev déclare ainsi quelques mois

avant sa démission forcée : « L'Etat disparaîtra, mais seulement quand les hommes auront appris à vivre d'une manière *désintéressée*, sans y être contraints. »

Et au printemps 1972, lors du 24^e Congrès du Parti communiste de l'URSS, Brejnev reprend la liste des « péchés » du monde bourgeois qui doivent être encore éliminés dans le pays : « La victoire de la morale communiste est inconcevable sans que soit mené un combat décisif contre l'esprit de luxe, la corruption, l'oisiveté, la calomnie, les lettres de menaces, l'ivrognerie, etc. »

Mao Tsé-toung, pour sa part, ne croit pas que l'on puisse créer l'homme désintéressé de façon permanente uniquement par le changement des structures. Un spécialiste de la pensée maoïste soulignait récemment que Mao voyait dans une « série de révolutions culturelles » l'unique moyen de ne pas retomber dans l'ornière de la « restauration capitaliste ». « C'est de la révolution permanente qu'émergera l'homme désintéressé, condition essentielle à la création d'un monde nouveau. »

Optimisme que ne partage pas le jeune Chinois avec lequel nous nous entretenions il y a quelque temps. Selon lui, ni le capitalisme ni le communisme n'ont réussi à guérir les vraies faiblesses du caractère chinois. Suivait une remarque surprenante de la part d'un homme tout pénétré de vérités confucianistes, bouddhistes et maoïstes : « Les seuls qui auraient pu amener une transformation du caractère chinois étaient les chrétiens. S'ils avaient vraiment vécu les enseignements de leur religion ! »

Si ce Chinois dit vrai, nous autres Occidentaux, imprégnés comme nous le sommes de la pensée chrétienne, devrions savoir comment l'on arrive à un homme désintéressé et par conséquent à une société désintéressée, alors qu'en fait nous sommes en train de détruire la base même sur laquelle cette nouvelle société pourrait être bâtie.

N'est-il pas vrai que, de tous les grands problèmes qui préoccupent aujourd'hui nos gouvernements, ceux qui sont causés par « l'égoïsme collectif » sont les plus angoissants ? Et il est à peine nécessaire d'en dresser la liste : la pollution, dans tous les sens du terme ; l'inflation ; le racisme ; la guerre ; la disparité grandissante entre pays riches et pays pauvres.

De l'individu à la communauté

Frank Buchman proposait une série de tests permettant d'examiner de quelle manière le comportement de l'individu influence la vie de la communauté.

Tout d'abord la formule : « Tel je suis, tel est mon pays ». Si mon attitude vis-à-vis de l'impôt, des douanes, des relations avec les autorités, ou avec mon voisin, était multipliée par le nombre d'habitants de mon pays, quelle politique nationale en découlerait ?

Ensuite la vie économique : « Il y a assez dans le

monde pour les besoins de tous, mais pas pour la convoitise de chacun. Si chacun aimait assez et si chacun partageait assez, chacun aurait assez. N'y a-t-il pas dans ces simples phrases une réponse à la question « croître ou ne pas croître ? » qui préoccupe tant économistes et gouvernements ?

Enfin le problème brûlant du « leadership ». « Quiconque veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur ; et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave. » Ou encore : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » Buchman était convaincu que l'avenir appartenait à ceux qui sauraient travailler en équipe. Dans tous ses rapports humains, Buchman s'était fixé pour règle de « faire grandir l'autre » et il exigeait la même chose de chacun de ses collaborateurs. « Tant que vous n'avez pas formé dix autres personnes à faire votre travail mieux que vous, vous n'avez strictement rien fait, ajoutait-il. »

Pour entrer dans la dynamique du désintéressement, un examen des mobiles est essentiel. Notre objectif de vie, par exemple, peut être de mener une vie tranquille et confortable, de « cultiver notre jardin ». On peut alors s'arranger pour ne faire de mal à personne et pour avoir bonne conscience.

Que faire également devant l'égoïsme des nombreux hommes capables qui refusent de prendre la moindre responsabilité publique ? Dans une période tranquille, cela pourrait se comprendre. Mais qu'en temps de crise les meilleurs éléments d'une nation se retirent dans un neutralisme moral, voilà qui peut être lourd de conséquence.

Dans une récente lettre adressée au quotidien norvégien *Aftenposten*, Soljénitsine parlait des manifestations de « l'esprit de Munich » qu'il voyait dans l'Occident. On peut imaginer la peur qu'a cet homme, qui a lui-même tant risqué à cause de ses convictions, de voir des milliers de ses congénères, dans leur lâcheté, se taire et susciter par leur silence de nouveaux Munich, dont les suites seraient fatales pour l'humanité.

La majorité d'entre nous trouvons difficile de faire le lien entre les valeurs auxquelles nous adhérons et notre vie de tous les jours. Même si nous ne nous sentons pas nécessairement appelés à mener la vie d'un saint François ou d'un Gandhi, il y a néanmoins un certain nombre de décisions que nous pouvons prendre si nous nous donnons la peine de réfléchir. Et le meilleur endroit pour se mettre à appliquer le désintéressement est sans doute la vie du couple et de la famille. Là, une infime quantité de pratique désintéressée vaut une abondance de paroles idéalistes.

Certes, celui qui fera du désintéressement une pratique quotidienne devra aller à contre-courant et se retrouvera le plus souvent dans la minorité de ceux qui refusent de hurler avec les loups. Il connaîtra aussi la plénitude de vie et la satisfaction et surtout il fournira aux structures sociales et politiques les plus élaborées que l'homme aura imaginées un ciment indispensable.

Pourquoi tant de souffrance ?

Un soir de janvier 1971, M^{me} von Orelli revenait au volant de sa voiture sur la route de Lucerne après avoir rendu visite à son mari, malade à l'hôpital de Berne. Soudain, elle heurte de plein fouet une remorque de camion que la neige avait fait déraiser en travers de la route, et c'est un de ces accidents « stupides » qui bouleversent d'un seul coup toute une existence. Tirée à grand peine de sa voiture en flammes, M^{me} von Orelli allait passer 11 mois à l'hôpital, subir 5 grandes opérations chirurgicales, descendre aux limites extrêmes de la souffrance et se retrouver invalide et cruellement dépendante des autres. Aujourd'hui, elle marche sur deux béquilles, péniblement mais joyeusement. Elle nous a parlé de sa vie, de sa joie, de sa foi, avec quelque chose dans le regard qui a donné espoir pour tous ceux que frappe ainsi un coup imprévisible du destin.

C'est sa fille aînée, Marianne, aujourd'hui mariée, qui dut téléphoner le soir même à son père pour lui annoncer la nouvelle. Affaibli par sa maladie, celui-ci dut faire face avec le peu de moyens dont il disposait. Il appela l'infirmière de nuit, une religieuse à la foi rayonnante, pria avec elle, puis eut cette pensée : « N'aie pas peur. Marlies est entre mes mains. Je vais la guérir, mais elle devra traverser de dures épreuves. » Quant à leur deuxième fille, Monika, elle dut revenir d'urgence de Madras, en Inde, où elle se trouvait avec une équipe du Réarmement moral. Inutile de dire ce que M^{me} von Orelli doit au dévouement sans bornes de ses filles.

« Dans la lutte contre la mort, raconte-t-elle, ce sont deux des infirmières, l'une et l'autre sœurs de Besançon, qui m'ont le plus aidée. L'une d'elle a pratiqué ce qu'elle appelait la « représentation de la douleur », en me donnant à Dieu dans sa prière et en prenant sur elle ma propre souffrance. C'est grâce à ces femmes remarquables que je pouvais chaque soir retrouver la paix intérieure. »

Je comprends les drogués

Ses filles et son mari — dès que celui-ci fut en état de se rendre au chevet de sa femme — vinrent la voir chaque jour et passèrent des heures à la reconforter, parti-

culièrement en priant et en chantant pour elle, puis avec elle, chansons d'enfants et hymnes préférés. « Cela m'a aidée à refaire connaissance avec la vie. Je revenais de si loin. Plus tard, d'ailleurs, il m'a fallu réapprendre à lire, en commençant, là aussi, par des livres d'enfants. Pour faire revenir la mémoire. »

« L'arrêt des calmants a été un moment affreux. J'ai tremblé, pleuré, crié, tempêté. Maintenant, je comprends les drogués. Une fois, j'ai eu la pensée très claire du moment auquel il faudrait arrêter un certain médicament. Bien que cela soit médicalement très complexe, les médecins m'ont fait confiance et cela a marché. »

Pendant des semaines, il fallait faire le pansement de ses brûlures toutes les deux heures, au prix d'atroces souffrances. Trois mois durant, il a fallu la nourrir comme on nourrit un bébé. Les infirmières s'en chargeaient le matin et à midi, ses filles et son mari le soir. « Ainsi, j'ai dû apprendre à accepter l'aide des gens. A avoir toujours quelqu'un qui me donne à manger. A me faire aider par trois personnes pour prendre un bain ou m'asseoir dans un fauteuil.

» A une autre occasion, c'est moi qui ai pu faire quelque chose pour une des sœurs. Elle traversait une mauvaise passe, doutant de sa vocation et de celle des religieuses dans le monde. J'ai aussi pu aider une jeune infirmière qui était en complète rébellion. Et il y a eu mes compagnes de chambre. Deux d'entre elles m'écrivent encore.

» Le plus difficile a été lorsque je me suis demandé : *pourquoi* Dieu a-t-il permis cela ? Jusqu'au moment où je me suis dit : *pour quoi* ? J'ai senti alors que j'avais encore une tâche devant moi. Car après un tel accident, le danger est qu'on devienne indifférent à tout. C'est cette pensée qui m'a soutenue et permis de faire les efforts nécessaires pour guérir, et aussi pour me donner aux nombreux visiteurs que je recevais. »

Les sœurs qui ont soigné M^{me} von Orelli ont parlé non seulement de son rayonnement, mais aussi de celui de ses filles. Avec elles, et avec son mari, elle a même eu un jour l'idée de montrer à toutes les infirmières du service un film documentaire sur Caux. « On a roulé mon lit dans une autre salle, raconte-t-elle, et le film a été projeté sur le



Channer

M. et M^{me} von Orelli

grand écran que les médecins utilisent pour examiner les radiographies. Nous avons chacun pris la parole pour expliquer le film. Il y avait 20 personnes. »

Pendant huit mois, les médecins avaient douté que M^{me} von Orelli recouvre jamais l'usage de ses jambes. Elle nous rappelle les larmes qu'elle a versées lorsqu'elle s'est tenue debout pour la première fois — solidement encadrée par les infirmières — et qu'elle a pris conscience du fait qu'elle ne marcherait plus jamais comme avant, elle qui, comme jeune fille, était monitrice de gymnastique.

Puis, presque deux ans après l'accident, cela a été la première cure de rééducation : « Je me suis trouvée au milieu de gens dont l'unique but de vie était l'amélioration de leur condition physique. Moi, je ne savais même pas si j'irais mieux un jour ou non. Les médecins ne se prononçaient pas. Prise par l'ambition, j'en ai trop fait et c'est à ce moment que je suis tombée et que je me suis cassé le col du fémur. Il a fallu de nouveau séjourner plusieurs semaines à l'hôpital et subir une nouvelle intervention.

« Mais je ne me suis jamais sentie amère, conclut-elle. J'ai pris la chose comme Dieu la voulait. Je savais intimement qu'il avait un plan pour ma vie et pour celle des autres. Une seule fois, j'ai dit à mon mari : « c'eût été plus facile si tout avait été fini d'un seul coup. » Mais très vite, nous avons eu le sentiment que nous étions encore plus utilisés par Dieu. Les gens venaient vers nous avec leurs problèmes, cherchant de l'aide. J'ai de plus appris par cette épreuve que Dieu peut également être servi par ceux qui n'ont pas de forces physiques. Puis, dès que mes forces sont un peu revenues, j'ai été prise par la tentation de me justifier, de prouver à nouveau mon existence. La lutte est quotidienne pour se remettre entre les mains de Dieu. »

Ph. Lasserre

Gabriel Marcel

aux aguets de la vie

par Michel Sentis

Gabriel Marcel est décédé brusquement le 8 octobre à 83 ans. Il avait choisi comme titre de son dernier livre : *En chemin, vers quel éveil ?* Aujourd'hui cet infatigable découvreur toujours à la recherche d'horizons nouveaux a enfin trouvé la réponse à sa question.

Gabriel Marcel a traversé l'existence comme un homme en éveil.

Je ne le connaissais que depuis vingt ans. Je n'avais donc pas été le témoin de l'éveil fondamental qui l'avait conduit à la foi.

Tout au long de sa vie il a été comme en intense éveil aux choses, aux situations, aux âmes...

Il faut avoir servi de chauffeur à Gabriel Marcel pour mesurer cette atmosphère d'« aguets » dans laquelle il avait décidé de vivre. On s'arrête à une douane. « Rien à déclarer ? — Non. — Alors passez — M. le douanier, est-ce que vous mesurez la chance que vous avez de travailler dans un si beau pays ? » Réflexion de Gabriel Marcel : « Je me demande si cet homme voit jamais la beauté de la nature. »

Gabriel Marcel « se demandait », se posait une question à propos de n'importe qui, de n'importe quoi. « Comment doit être la vie de gens qui vivent dans de telles casernes ? » (en longeant de grands ensembles sur la route d'Orly). « Je me demande quelles impressions vous rapporterez d'Italie » (sa dernière lettre).

Comme un enfant qui assaille sa mère de « pourquoi ceci, pourquoi cela ? », Gabriel Marcel, avec cette insatiable curiosité de l'enfance qu'il avait su garder, se posait des questions. « Y a-t-il quelque chose que je dois faire, que je puisse dire ? »

La semaine de sa mort, il m'écrivait : « A l'heure actuelle je me préoccupe tout particulièrement, comme beaucoup d'autres, des persécutions en Union soviétique ». Une injustice lui semblait-elle être commise quelque part, il agissait, écrivait une lettre, signait une pétition. Il laissait son imagination poser à sa conscience d'inlassables questions.

Cet éveil avait conduit Gabriel Marcel à participer au Réarmement moral. Diane de

Watteville, qui a été associée à cette action depuis beaucoup plus longtemps que moi, saluait en lui un ami de quarante ans, rappelant comment Gabriel Marcel et sa femme appartenaient à ce noyau de pionniers qui ébauchèrent les premiers balbutiements de cet effort en France.

A cet effort, Gabriel Marcel apporta sa pierre.

Pour toute une génération de chrétiens, son esprit philosophique d'une étonnante limpidité a réconcilié la rigueur intellectuelle



et le spirituel, que l'esprit rationaliste du XIX^e siècle semblait avoir définitivement opposés.

Ce fut la contribution originale de Gabriel Marcel de nous contraindre, nous Français qui connaissions le Réarmement moral, à réconcilier la spontanéité, l'irrationalité qui caractérisaient souvent nos façons d'agir avec la rigueur de la pensée. Pour lui, s'abandonner à l'Esprit-Saint ne voulait pas dire renoncer à tout effort de réflexion, de clarification, mais au contraire mettre toute notre énergie active de pensée, tout notre cerveau à la disposition de l'Autre qui est en nous.

Quand il demanda à plusieurs personnalités de participer à l'ouvrage collectif qu'il avait conçu et qu'il publia chez Plon sous le titre *Un changement d'espérance*¹, il retourna à plusieurs auteurs leur manuscrit avec une question de ce genre : « Précisez un peu ce qui s'est exactement passé dans votre âme à cet instant critique de votre existence. » Et cette question plongeait son correspondant dans des heures de réflexion et de méditation pour essayer de retrouver ce qui avait été le cheminement de Dieu dans sa vie. Tout un domaine de ce « moi » intérieur méconnu se trouvait ainsi amené à la lumière. En côtoyant Gabriel Marcel, on découvrait que l'on avait encore à découvrir quelque chose en soi.

Toute la vie de Gabriel Marcel, marquée par cette rigueur de la réflexion, avait été dominée par une incertitude, celle qui reste à tout chrétien honnête, aussi forte soit sa foi, et qui s'applique à l'objet même de la foi. « Vers quel éveil ? »

Aujourd'hui, pour Gabriel Marcel, comme un extraordinaire aboutissement du long cheminement de la pensée, de la méditation, de l'action, de la vie..., la certitude et la foi se sont enfin confondues. Quelle joie il doit avoir !... Quel éveil !

¹ Ce livre ayant été épuisé chez Plon après trois éditions successives, Gabriel Marcel en fit une nouvelle version totalement refondue publiée en 1971 sous le titre *Plus décisif que la violence* (Plon).

Autour du monde avec le Réarmement moral

« Expédition française »

Une centaine de Français se sont retrouvés à la maison du Réarmement moral de Paris. Tout en évoquant des préoccupations d'ordre familial ou professionnel, ils se sont laissés inspirer par cette remarque d'un des leurs: «Pour trouver sa vraie destinée, notre pays doit apprendre à servir le monde d'une manière désintéressée.»

Plusieurs Vietnamiens résidant à Paris ont lancé un appel à l'aide pour la reconstruction morale de leur pays. « Si les Sud-Vietnamiens ne se réarment pas moralement, ils vont à leur perte irrémédiablement », a dit un jeune ingénieur.

Un ménage français a annoncé son prochain départ pour Saïgon. Un commerçant nantais s'est engagé à contribuer régulièrement aux frais d'un volontaire du Réarmement moral en Indochine.

Grâce à la présence d'un instituteur nigérian et de travailleurs immigrés de l'Algérie et du Dahomey, l'Afrique a eu aussi sa place à cette rencontre. La version française du nouveau documentaire consacré au combat du docteur sud-africain William Nkomo a été projetée pour la première fois à cette occasion.

Rappelant les événements du Chili, une jeune femme a partagé sa crainte de voir la France, un jour, exposée à la même situation. « Aurons-nous alors touché assez d'hommes politiques pour éviter que des démocrates ne se jettent dans les bras d'une dictature pour en prévenir une autre ? » s'est-elle exclamée.

D'autres encore ont souligné la nécessité de faire connaître toujours davantage les idées du Réarmement moral à la nation. Un syndicaliste nantais a proposé pour 1974 « une expédition française vers Caux ». Ce serait l'occasion d'y organiser une session francophone où les questions de la vie quotidienne autant que les grands problèmes de l'actualité seraient abordés. D'ores et déjà, des Français de la province et de la capitale ainsi que des Belges ont fait part de leur désir de participer à une telle entreprise.

Africa

Créée à Caux cet été, la pièce *Africa* a été présentée à deux reprises au Théâtre Westminster de Londres, avant de regagner son continent d'origine. Ecrite par un enseignant kenyan, M. Ben Wegesa, elle aborde sans détours les problèmes de l'Afrique d'après l'indépendance.

« C'est exactement tout ce que j'ai vécu », s'est exclamé un diplomate ghanéen, tandis qu'un Indien de l'Ouganda, maintenant établi en Grande-Bretagne, affirmait: « Les Asiatiques d'Afrique ont beaucoup à apprendre de cette pièce. Elle nous force à nous mettre en question. Elle nous aide à prendre un nouveau départ. »

Avec le maire de Madras

Le maire de Madras, M. Arumugam, qui donnait une ré-

ception en l'honneur de la troupe du *Chant de l'Asie*, un nouveau spectacle du Réarmement moral, a évalué ainsi l'effet que pourrait avoir sur la vie indienne l'application des quatre critères moraux absolus: « Une vague d'honnêteté absolue révolutionnerait l'économie indienne. Le désintéressement absolu mettrait rapidement fin à la pauvreté et ferait régner la justice sociale. L'amour absolu éliminerait les tensions familiales et entre les communautés. La pureté absolue aurait le même effet sur le pays que l'élimination des bidonvilles dans une cité. »

Du nouveau au pays de Galles

La visite faite par 55 Gallois à Caux continue à faire couler de l'encre au pays de Galles, une région de la Grande-Bretagne où des tendances autonomistes et antianglaises se sont manifestées avec force récemment.

Y *Cymro*, le plus lu des quotidiens de langue galloise, a publié en première page le récit des excuses faites à Caux par un agriculteur du Radnorshire d'origine anglaise pour son attitude d'arrogance à l'égard de ses compatriotes gallois. L'organe officiel du Parti nationaliste gallois en a fait autant.

Au dire de nombreux militants nationalistes, ces excuses leur ont été droit au cœur. « Une œuvre de réconciliation » a commenté l'un d'eux.

Lancement finlandais

En Finlande, la parution de *Musta Valkoinen Kirja* — version finlandaise du *Livre Noir et Blanc* — a suscité un vif intérêt. A l'occasion du lancement, près de trois cents personnes se sont réunies à l'Institut des sciences économiques d'Helsinki. Parmi elles, des parlementaires appartenant à diverses formations politiques, des conseillers municipaux de la capitale, des cadres de l'industrie, des enseignants, des hommes d'Eglise, ainsi que les traductrices du livre, quatre étudiantes, qui ont présidé la réunion.

L'une d'entre elles, Sirka-Liisa Lindberg, a expliqué les raisons de leur travail: « Ce livre est bourré d'idées que nous voulions introduire en Finlande. Tout ce qu'il contient est pratique; il n'y a pas de théorie. »

Dans un article consacré à la nouvelle publication et intitulé « Des hommes changés transformant la société », *Kotimaa*, le bi-hebdomadaire de l'Eglise nationale finlandaise, se demande comment ce message pourrait atteindre les organes du pouvoir et remédier aux injustices sociales. Il cite un des auteurs du livre, M. Garth Lean, qui déclare: « Nous ne sommes ni contre le capitalisme ni contre le communisme, mais contre l'athéisme et le matérialisme qui existent de part et d'autre. »

Une équipe de jeunes travaille à la diffusion du livre et multiplie les visites aux journaux, aux hommes politiques ainsi que dans les universités et les écoles.

Il y a vingt ans : une bataille du rail

Comment un ingénieur et des syndicalistes ont préparé plusieurs mois à l'avance les bases du premier accord salarial à la S.N.C.F. après la guerre.

En France, ces dernières semaines, l'agitation dans les services publics a attiré de nouveau l'opinion sur les problèmes que posent les rapports entre l'Etat, les entreprises nationales et les organisations syndicales. Il nous a paru opportun, même si cela doit nous reporter vingt ans en arrière, de relater ici les circonstances dans lesquelles a été signé, au printemps de 1953, le premier accord de salaires conclu à la S.N.C.F. depuis la guerre.

Nous avons interrogé à ce sujet M. Léon Girardot, ingénieur général honoraire de la S.N.C.F. Lors des événements en question, il était chargé des salaires à la Direction du personnel. Il faut se rappeler que dans les années d'après-guerre, avec 450 000 salariés

et 400 000 retraités, la S.N.C.F. était de loin la plus importante entreprise française. Elle l'est encore.

Le récit qu'on va lire tire sa valeur non pas tant des solutions techniques qui ont été trouvées, et qui sont devenues monnaie courante depuis, mais de l'esprit qui a présidé à la recherche de ces solutions. Les faits qui sont exposés nous ont été confirmés par plusieurs syndicalistes qui occupaient à l'époque des positions de responsabilité dans les Fédérations de cheminots.

Dans le prochain numéro, M. Girardot relatera des événements qui ont suivi de peu ceux dont il rend compte ici et qui ont trait aux grandes grèves des services publics français de l'été 1953.

M. Girardot : Cela a commencé en septembre 1952. A la S.N.C.F. comme dans toute l'industrie, un rendez-vous d'octobre avait été fixé et la direction comme les organisations syndicales avaient fourbi leurs armes et préparé leurs positions. Celles-ci se plaçaient sur le même terrain. Le gouvernement avait peut-être eu la faiblesse de consentir à l'Electricité et Gaz de France des avantages importants. La Direction de la S.N.C.F. et les syndicats considéraient qu'en toute logique — peut-être même en toute justice — il convenait d'en faire autant pour les cheminots. J'avais été chargé d'établir un projet qui avait ensuite été approuvé par mon directeur du personnel et par le Directeur général.

De même, les différentes fédérations de cheminots avaient préparé leur projet. La seule différence entre les deux était que celui des organisations syndicales devait coûter deux ou trois fois plus cher que celui de la Direction. C'est donc à ce moment-là qu'une bonne délégation de cadres ainsi que de syndicalistes (Force Ouvrière, CFTC de l'époque — qui est devenue pour une bonne part la CFDT — Confédération générale des cadres, Fédération autonome des cadres et agents de maîtrise, Fédération générale des

agents de conduite) s'était rendue à Caux, chaque organisation ayant envoyé un ou deux représentants.

Tribune de Caux : Comment ce déplacement avait-il été décidé ?

— Les syndicalistes étaient assez inquiets. Et à la suite de contacts que j'avais eus avec eux au siège de la S.N.C.F., je les avais souvent revus.

— N'y avait-il pas le sentiment que, bien que les positions de principe fussent les mêmes, on allait vers un réel affrontement ?

— Bien sûr : les syndicats savaient très bien que les caisses de la S.N.C.F. étaient vides, que celles de l'Etat n'étaient pas plus remplies et que, par conséquent, si la position que nous allions prendre les uns et les autres était logique, elle allait se heurter à d'énormes difficultés économiques et financières. Devant l'inquiétude des uns et des autres, je leur avais dit : « Le Réarmement moral a l'habitude de chercher dans un autre climat ce qu'il convient de faire. » Et je leur avais donné des exemples de problèmes qui avaient été dénoués avec cet esprit-là dans d'autres entreprises ou dans des pays voisins. Puis, comme un assez bon climat de relations s'était créé entre nous, les syndicalistes avaient accepté de venir à



M. Léon Girardot

Romero

Caux. Ils en avaient sans doute entendu parler par ailleurs, mais certains sont venus peut-être par amitié.

— C'était évidemment de votre part une démarche tout à fait inofficielle, privée.

— Absolument. Je n'en avais pas parlé au Directeur général. Il connaissait ma façon de penser. Mais l'invitation à Caux avait été faite à titre absolument personnel. Pour la plupart des participants à ce voyage, cela a été une découverte, un très grand espoir. Il y avait là parmi nous des croyants, et il y avait des incroyants, notamment du côté Force Ouvrière, des hommes très honnêtes pour qui rechercher quelle pouvait être la volonté de Dieu n'avait pas de signification, mais pour qui rechercher au fond de leur conscience ce qui était honnête et juste représentait quelque chose de très valable. Et même ces incroyants ont trouvé dans le Réarmement moral une autre façon d'aborder les problèmes. En sorte qu'au retour de ce week-end passé à Caux, dans le train qui nous ramenait à Paris, nous avons bavardé et nous nous sommes dit : « Après tout, nous allons à un conflit. Si nous mettions à l'essai la méthode qui nous est proposée ? On peut toujours tenter l'expérience ! » C'est dans cet esprit-là que nous avons convenu de nous réunir, toujours à titre personnel, moi indépendamment de la Direction et les syndicalistes de leurs mandants.

Un pari sur la productivité

Nous nous sommes donc retrouvés dans le bureau de l'un d'entre eux, le matin avant l'ouverture des bureaux, pour bien marquer le caractère non officiel de ces réunions. Là nous avons cherché ensemble dans le silence à y voir clair dans le problème des salaires. J'avoue qu'au début on ne discernait que les difficultés, et aucune solution. Il nous est cependant apparu peu à peu que

Pouvez-vous prendre la responsabilité de laisser votre enfant faire du ski ?



A l'égard de l'enfant ?

A l'égard de votre propre conscience ?

Malgré les dizaines de milliers d'accidents de ski qui se produisent chaque hiver en Suisse ?

Votre enfant a besoin de liberté.

Il doit faire ses expériences. Trop de craintes et d'hésitations peuvent l'en empêcher.

La liberté que vous pouvez accorder en temps opportun grâce à notre assurance-accidents pour enfants favorable aux sportifs donne à votre enfant la sécurité.

Même après un accident. En cas de frais d'opération et de guérison élevés, de traitements de longue durée et lorsqu'une infirmité durable met l'avenir de l'enfant en jeu.

Notre assurance-accidents enfants complète, avec large couverture de l'invalidité, ne coûte pas cher.

Winterthur
ACCIDENTS

Société Suisse
d'Assurance contre les Accidents
à Winterthur

cette thèse d'harmonisation avec l'E.D.F., si elle était logique, peut-être juste, comportait en tout cas — j'en étais très conscient — une part d'égoïsme de corporation et négligeait des considérations plus larges d'intérêt général. D'autre part, elle reposait sur des bases assez fragiles : les emplois caractéristiques et surtout les conditions de travail sont extrêmement différents dans les deux entreprises. Nous savions que l'E.D.F. était un bon cheval, et qu'il y avait intérêt pour les cheminots à se faire remorquer par elle. Le malheur, au point de vue économique, c'est que la S.N.C.F. pesait quatre ou cinq fois plus lourd qu'E.D.F. et que cela posait des problèmes financiers d'ordre national. Voilà ce qui nous gênait. On n'osait pas trop le dire, mais on le sentait bien en arrière-plan.

Alors, peu à peu — c'est assez caractéristique de la façon dont le Réarmement moral agit — la lumière s'est faite en nous. Devant ce problème : comment rendre économiquement possible des mesures qui ne semblaient pas l'être dans l'optique traditionnelle, il nous est apparu que, si les caisses étaient vides, la S.N.C.F. venait en revanche d'achever sa reconstruction — elle avait commencé un programme d'électrification, de modernisation — et elle en arrivait précisément au point où, après avoir dû augmenter fortement ses effectifs pour accomplir sa reconstruction, elle pouvait réaliser rapidement de très importants gains de productivité, aussi bien en ce qui touche son personnel — qui est sa principale dépense — que les consommations d'énergie, la productivité du matériel moteur comme du matériel remorqué. Nous étions donc certains de pouvoir améliorer nos principaux indices de productivité dans l'année qui suivait. Nous pouvions ainsi dire au gouvernement, bien sûr, nos caisses sont vides, les vôtres aussi, mais nous sommes sûrs de gagner un pari de productivité sur l'avenir. Il faudrait seulement que vous acceptiez au départ un sacrifice, que vous nous fassiez confiance pour créer le climat moral qui permettrait d'éviter le conflit.

Au fond, la S.N.C.F. ressemblait à une pompe qu'on venait de réparer, dont on venait de changer le moteur, de refaire les joints ; il suffisait de verser un peu d'eau dans la pompe, de l'amorcer et elle allait pouvoir remarcher à nouveau à grand débit.

Cette idée nous a souri, parce que c'était vraiment la seule façon de sortir de cette

difficulté. A ce stade de réflexion en commun, nous avons considéré qu'il serait peu honnête de continuer à nous entretenir, moi indépendamment de ma Direction, les syndicalistes plus ou moins en marge de leurs Bureaux fédéraux ; nous avons donc décidé de ne plus nous revoir et de retourner chacun devant nos instances.

La réunion de dernière heure

Je suis allé m'entretenir de ces questions-là avec mon Directeur du personnel et le Directeur général. Les syndicalistes ont fait de même avec leurs organismes fédéraux. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que, des deux côtés, le résultat a été aussi peu favorable. Mon Directeur et mon Directeur général m'ont dit : « Ecoutez, vous avez fait un projet initial, approuvé par tout le monde, il est logique de le mener jusqu'à son terme. » Les syndicalistes ont rencontré auprès de leurs instances une réaction analogue.

Alors, dans ces conditions, eh bien, il arriva ce qui arrive toujours : la situation sociale a continué à se dégrader. Au début de 1953, des ordres de grève ont été lancés par les organisations syndicales. La grève était prévue pour un jeudi lorsque le Ministre a fait une ultime tentative de conciliation au cours de la nuit du dimanche au lundi. C'est au cours de cette réunion que certains des dirigeants syndicalistes qui étaient venus à Caux avec nous ont dit au Directeur général et au Ministre : « Il y aurait peut-être moyen de nous en sortir », et ils ont exposé les idées auxquelles nous étions arrivés. Alors, au cours de la nuit, j'ai été convoqué d'urgence au Ministère, et nous avons bâti ce qu'on a appelé le « Protocole des parts de productivité » qui consistait à faire un premier pas dans l'harmonisation des salaires avec E.D.F., et puis à créer une participation du personnel aux augmentations de productivité. Et c'est ce protocole qui finalement a permis d'éviter le conflit et qui ensuite a pu faire école dans les autres entreprises nationalisées. C'est le premier accord de salaires que nous avons conclu après la guerre, et qui a procuré tout de même une certaine période de paix sociale à la S.N.C.F.

— La solution semble être intervenue bien rapidement. Pouvez-vous nous dire plus en détail ce qui s'est passé cette nuit-là ?

— Oui. Convoqué en pleine nuit au Ministère, j'y suis allé. Je suis tout de suite



L'entrée du 246, boulevard Saint-Germain, à l'époque Ministère des Transports et des Travaux publics, où eut lieu la rencontre décisive



Maillefer

▶ entré dans le bureau du Ministre, où j'ai trouvé le Directeur général, Louis Armand, et les principaux syndicalistes. Le Directeur général m'a dit : « Il paraît que vous avez eu des contacts avec des représentants syndicaux sur l'idée de la productivité ? » J'ai répondu : « Oui, c'est exact. A l'époque, je vous en ai parlé, mais vous m'avez dit qu'on ne pouvait pas changer les projets. »

Manifestement ils étaient pressés de trouver une solution. J'avais dans mes cartons différentes hypothèses : une à tel prix, une autre à tel autre prix, puis encore une autre. Si bien que j'étais équipé pour leur dire : pour telle dépense, voilà ce qu'on peut faire. Nous avons ainsi pu nous rapprocher assez vite sur certaines formules.

Ultérieurement, le Directeur général m'a envoyé plaider le dossier à la Présidence du Conseil. Il est bien certain que quand on a trouvé une solution qu'on croit juste, on a une force de conviction beaucoup plus grande pour la plaider que quand on travaille sur commande. Louis Armand sentait que je serais probablement un assez bon avocat de ce projet. Il avait eu, lui, des contacts avec M. René Mayer, Président du Conseil, et il m'envoyait à son cabinet pour convaincre ses collaborateurs.

— Ce projet était en fait un pari sur l'avenir. C'est ce qui en faisait l'intérêt. Il capitalisait sur ce qui n'était pas encore.

— Oui, c'était vraiment sa caractéristique.

— Et finalement ce genre d'accord est devenu classique dans l'industrie en général. On s'est rendu compte peu à peu que

la productivité était vraiment le gage d'une augmentation du pouvoir d'achat.

— Actuellement, cela paraît enfantin, mais à l'époque, on sortait d'une période de guerre, on cherchait à survivre, à panser des blessures, à réparer. On n'avait pas retrouvé le rythme normal de fonctionnement des entreprises, et au fond c'était presque une redécouverte. La notion de productivité existait déjà avant la guerre, mais les entreprises étaient dirigées de façon assez conservatrice. On préparait des budgets d'après les résultats de l'année précédente, on savait que ça variait très peu dans un sens ou dans l'autre. On n'avait pas tellement cette idée d'une expansion continue — qui n'est du reste pas sans danger. En tout cas, le fait que les syndicats, certains d'entre eux en tout cas, aient participé à cet accord constituait un facteur très important. On ne voyait pas comment résoudre ce genre de problèmes. J'avoue que j'étais moi-même plus étroitement cantonné dans les problèmes de personnel : rémunération, comparaison avec les autres entreprises, classification ; je n'avais pas la vue globale que pouvait avoir notre Directeur général qui lui, certainement, déjà pendant les hostilités, avait établi des programmes d'avenir, formé des groupes de travail pour préparer l'après-guerre. Il avait sûrement en vue tous ces progrès. L'idée d'un « pari sur l'avenir » consistant à dire au gouvernement : « Aidez-nous seulement au départ et ensuite nous volerons de nos propres ailes » était certainement assez nouvelle, et c'est cette idée qui l'a emporté.

(Récit recueilli par J.-J. Odier.)

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 24. Suisse : Fr. s. 18.—. Belgique : FB 220. Canada : \$ 6.—. Autres pays par voie normale : FF 27 ou Fr. s. 21.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 30 ou Fr. s. 24.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 12 : Fr. s. 10.— ; FB 120.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, Paris 16^e), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 25 366, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral (297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur). CCP 57 81 60 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).